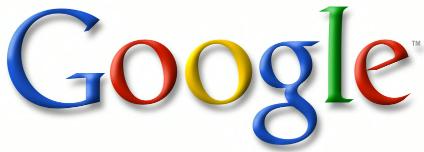
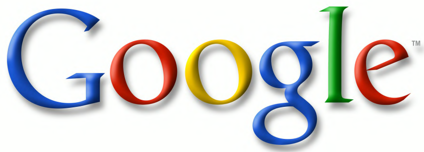
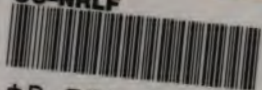



Google


UC-NRLF
$B 291 941

16 Mars 1855. – 2 vol. in 8° à 1 fr. 25 c.

Italian Lit

OSCAR HEPP.

1855.

LES
ANIMAUX PARLANS.

Cet ouvrage se trouve aussi à Paris,

CHEZ
- DELAUNAY, PÉLICIER, CORRÉARD, au Palais-Royal.
- MONGIE, boulevard Poissonnière, n° 18.
- AIMÉ COMTE, rue Gît-le-Cœur, n° 10.
- GUILLAUME et C.ie, au Palais-Royal, n° 156.
- BOSSANGE et C.ie, rue de Tournon, n° 6.
- TREUTTEL et WURTZ, rue de Bourbon, n° 17.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE.



CASTI.

LES

ANIMAUX PARLANS,

POÈME ÉPIQUE EN VINGT-SIX CHANTS

DE J. B. CASTI,

TRADUIT LIBREMENT DE L'ITALIEN EN VERS FRANÇAIS,

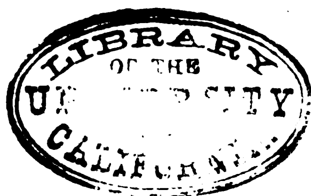
PAR L. MARESCHAL.

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.

LA FONTAINE.

TOME PREMIER.





PARIS,

A LA LIBRAIRIE CONSTITUTIONNELLE
DE BRISSOT-THIVARS,
RUE NEUVE-DES-PETITS-PÈRES, N° 3, PRÈS LA PLACE DES VICTOIRES.

1819.

PRÉFACE DE CASTI.

Dès les temps les plus reculés, l'écrivain ingénu, le philosophe franc, se sont très-souvent vus forcés d'envelopper sous le voile de l'allégorie certaines vérités hardies qu'une société efféminée, esclave de certaines convenances, appelle dures et piquantes ; ou que l'intolérance du pouvoir arbitraire rend dangereuses pour ceux qui ont le courage de les proférer hautement. De là, chez les peuples orientaux, sur lesquels, dans tous les temps, le poids des gouvernemens despotiques s'est le plus appesanti, les paraboles, les apologues, furent si souvent employés; et l'usage des allégories devint si commun, qu'il forma, pour ainsi dire, le goût et le caractère de leur langage.

Le plus fameux entre tous leurs écrivains en ce genre, fut Ésope de Phrygie, qui, par la sagacité de son génie et la finesse de son esprit, put avantageusement compenser la laideur de sa figure, la difformité de sa personne, et les malheurs de sa destinée; puisqu'il sut, par les récits allé-

goriques les plus simples et à la portée de tous, répandre parmi des peuples grossiers les leçons utiles d'une morale sensée qui frappaient le vice par contre-coup, et faisaient naître, par des moyens faciles et insinuans, le sentiment du vrai et du juste, et l'amour de la vertu dans des âmes qui semblaient le moins faites pour recevoir de l'instruction, et bien moins encore susceptibles d'en profiter. Il est, pour cette raison, considéré à juste titre comme le modèle original de tous les écrivains qui, après lui, ont composé des fables, lesquelles furent de son nom appelées *ésopiques*, et ne sont, pour la plupart, que des traductions et des imitations de celles du célèbre fabuliste phrygien. Ce Locman si renommé parmi les Arabes ne paraît être, au jugement des critiques les plus judicieux, autre qu'Ésope lui-même.

Comme l'ignare et indolente multitude a coutume de prendre plus de plaisir et de se laisser plus aisément persuader par la simplicité de l'apologue que par l'exposition nue de vérités rigides, et par les raisonnemens philosophiques, bien des fois des hommes, même les plus graves,

traitant des affaires publiques, et dans les occasions les plus sérieuses et les plus importantes, recoururent aux fables comme à un moyen efficace de persuasion. Démosthène ne dédaigna pas de s'en servir pour rappeler à l'attention ses auditeurs légers et distraits; et l'apologue des parties du corps discordantes entre elles servit à Ménénius pour calmer le soulèvement du peuple romain, qui, mécontent des patriciens, s'était retiré sur le mont Sacré.

Au reste, Sénèque observe justement que, tandis que la république romaine exista, aucun écrivain n'eut la pensée de recourir à cette manière d'écrire. Mais aussitôt que Rome, cessant d'être libre, dut courber la tête sous le joug du despotisme; quand ses tyrans enchaînèrent la liberté des écrits, de la parole, et même, autant qu'il dépendit d'eux, la liberté de la pensée, les auteurs se virent contraints d'emprunter les formes de la fable pour en revêtir la vérité. Ce stratagème ne suffit cependant pas pour soustraire Phèdre à l'indignation et aux persécutions de l'ambitieux Séjan. Mais quoi d'étonnant que les Séjans et ceux qui leur ressemblent persécutent les écrivains qui at-

taquent même indirectement les vices dont ces tyrans se sentent infectés, persuadés qu'ils servent de but à la censure, bien qu'elle ne soit dirigée que contre les vices mêmes. Tel n'était pas le caractère du probe et vertueux Titus, qui ne prenait point garde aux critiques dont il était l'objet, ou qui les considérait comme ne le regardant pas, si elles étaient fausses et calomnieuses, et, au contraire, en faisait son profit, s'il les trouvait justes et fondées en quelque partie. Mais, par malheur pour nous, les Séjans sont aussi communs que les Titus sont rares. D'où il suit que la censure du vice, loin d'être jamais favorablement accueillie par les vicieux puissans, en est plutôt persécutée dans la personne des auteurs.

Il n'a point manqué, chez les nations modernes, d'élégans et agréables écrivains qui sous le voile de la fable et de l'apologue ont caché de sages leçons et des vérités morales. Au premier rang brille *l'inimitable* La Fontaine * qui s'est justement acquis une réputation immortelle par des fables écrites avec autant de naïveté que de

* (*Aureo.*)

grâce. Il ne paraît pas que cet admirable fabuliste, ainsi que beaucoup d'autres écrivains de ce genre, aient eu autre chose en vue que les mœurs domestiques, les usages familiers, et la morale privée, dans cette multitude de petits poëmes détachés; et si parfois ils ont risqué quelque censure ou observation critique sur quelque sujet public, ils ne l'ont fait que d'une manière isolée, et comme en passant.

Ces considérations m'ont porté à réfléchir si, par hasard, il ne conviendrait pas de composer une espèce de grand apologue divisé en plusieurs parties, et formant un poëme suivi, dans lequel, introduisant pour acteurs des bêtes parlantes, on exposerait une histoire entière et politique, tout en relevant les vices et les défauts des systèmes politiques, et le ridicule de plusieurs usages introduits en de tels objets; de la même manière dont les vices et les défauts de la société sont exposés sur les théâtres à la dérision publique, souvent plus efficace que le ton philosophique de la raison. Bien entendu que l'on ferait, avec l'attention la plus scrupuleuse, abstraction de toute application à aucun gouvernement parti-

culier, et généralement de toute censure même indirecte, dont l'intérêt ne peut être ni général ni de longue durée. Il me semble évident qu'un auteur qui s'occupe de telles petitesses renonce volontairement à la douce espérance de se survivre dans ses œuvres, espérance dont l'amour-propre de chaque écrivain le flatte plus ou moins; qui seule aiguillonne fortement les talens, et les porte à entreprendre, et souvent à terminer des choses auxquelles, sans ce puissant mobile, ils n'eussent jamais osé mettre la main. En effet, quelle importance pourraient avoir aux yeux de la postérité quelques restrictions et allusions individuelles qui n'ont offert qu'un intérêt temporaire et passager, lequel doit cesser au moment ou peu après que les personnes qui en furent les objets disparaissent de la scène?

Mais en formant un tableau général des usages, des opinions et des préjugés adoptés par le vulgaire relativement au gouvernement, à l'administration et à la politique des états; en peignant les passions dominantes de ceux qui se trouvent placés au premier rang, et qui occupent les plus hautes charges publiques; en colorant cette com-

position de teintes fortes et un peu *chargées*, afin de donner plus d'expression aux figures, ce qui est plus facile et plus permis à l'auteur qui ne met en scène que des animaux; en faisant enfin un tableau des choses, et non des personnes, j'ai pensé que l'on présenterait au public une œuvre digne de lui, et presque unique en ce genre, autant du moins qu'il est à ma connaissance. En effet, le poëme satirique du *Renard*, écrit en allemand, dans le seizième siècle, et quelques autres poésies du même genre, n'ont de commun avec l'ouvrage que j'ai conçu que de faire parler aux animaux le langage des muses. Une pareille peinture, heureusement exécutée, peut et même doit produire un effet général et constant, même après des siècles, s'il était possible qu'elle espérât une si longue existence; attendu que les passions et les inclinations humaines que l'on y prête aux animaux sont toujours essentiellement les mêmes, sujettes seulement à quelques nuances, et susceptibles de plus ou moins d'activité, suivant la force des ressorts qui les font mouvoir, et les circonstances qui les font naître et qui les alimentent. Or, comme en tout temps il se rencontre

des caractères forts ou extraordinaires qui se distinguent du commun, tels que ces corps qui ressortent et s'élèvent sur une surface plane, on peut les observer à n'importe quelle époque, et il est facile de leur appliquer les traits les plus hardis, sans aller leur chercher ailleurs des allusions forcées.

Après avoir mûrement réfléchi sur ce plan, et l'exécution m'en ayant semblé devoir être utile, et la lecture agréable, j'ai eu le courage de mettre la main à l'œuvre. L'approbation et l'accueil qu'ont obtenus quelques apologues isolés précédemment composés et publiés m'enhardirent et me confirmèrent dans mon idée. Les auteurs nombreux que j'ai lus sur cette matière; la longue expérience que j'ai eu tout le loisir d'acquérir; les observations multipliées que, dans le genre de vie que j'ai menée, j'ai eu la facilité de faire dans toutes les parties de l'Europe, firent naître dans mon esprit une si grande foule d'idées, de pensées et de réflexions, que, dans la composition de cet ouvrage, il m'a été plus difficile de me restreindre que de m'étendre. Je puis donc, avec toute raison, dire qu'attendu mon âge octogé-

naire, je n'ai pas eu le temps d'être court. J'ai d'ailleurs laissé une grande liberté aux élans de l'imagination et au feu poétique, sans pour cela perdre un instant de vue le but que je m'étais proposé. Affranchi de tous ces rapports qui imposent ordinairement une certaine réserve, et qui, s'ils n'étouffent pas le sentiment intime, prescrivent au moins le silence sur quelques vérités dictées par la raison et proclamées par une saine philosophie; habitant un séjour * exempt de ces entraves, pourquoi devrais-je assujettir ma plume à de timides et serviles égards indignes d'un écrivain franc et libéral, qu'anime l'amour de la justice et de la vérité, lorsque surtout aucun grand personnage, aucun gouvernement particulier ne m'a servi de point de mire?

Je crois donc qu'une telle entreprise pourrait être non-seulement agréable, mais encore utile au public, si elle était exécutée avec un talent supérieur et des forces égales aux difficultés qu'elle présente. Quoi qu'il en soit, j'espère que

* Casti était alors à Paris, occupé à donner la dernière main à son poëme.

le lecteur rendra justice à la bonne foi de l'auteur, au louable but qu'il s'est proposé, au désir du bien qui l'anime, et à la droiture de ses intentions.

NOTICE

SUR L'AUTEUR ITALIEN.

JEAN-BABTISTE CASTI naquit de parens honnêtes, en 1721, à Montefiascone, petite ville de l'État de l'Église. Dès l'âge le plus tendre il donna des indices d'un génie peu commun; et, ce qui n'arrive pas toujours, à mesure qu'il avança en âge, il tint plus qu'il n'avait promis. A peine sorti de l'adolescence, il fut jugé digne de professer, dans le séminaire de sa patrie, les lettres grecques et latines, et eut l'occasion, dans cet emploi, de puiser à leur source même les préceptes et les exemples de tous les genres de belle poésie dont fourmillent les langues harmonieuses des Grecs et des Latins. La lecture des orateurs et des historiens de deux peuples si renommés fit naître en lui tout à la fois un sens exquis en toute espèce de littérature, et un désir ardent de donner à son nom assez de lustre pour accroître encore celui de l'Italie. Étudiant avec soin et recueillant les beautés des pères de l'éloquence et de la poésie italienne, et des plus fameux écrivains du seizième siècle, il parvint à donner à son style ce coloris inimitable que n'ont jamais pu altérer ni le néologisme moderne, ni l'usage d'idiomes étrangers, ni une longue absence loin des rives de l'Arno et du Tibre.

Mais si Casti sembla principalement s'adonner dès sa jeunesse à l'étude des belles-lettres, ce fut sans négliger

celle de la philosophie et des sciences naturelles : il avait sans cesse devant les yeux ce précepte d'Horace :

Scribendi rectè sapere est principium, et fons.

Il était difficile, pour un génie de la trempe du sien, qu'il demeurât toute sa vie dans un séminaire, enseveli dans la poussière des écoles. Aussi tarda-t-il peu à renoncer au canonicat dont on l'avait gratifié, et à quitter le séjour de Montefiascone pour celui de Rome, où la fréquentation et les conseils des hommes lettrés dont cette ville abonde pouvaient lui offrir de nobles et puissans exemples d'émulation. Son nom ne demeura pas long-temps inconnu ; il lui suffit seul pour le faire admettre et rechercher dans les cercles littéraires les plus distingués, et la finesse de son esprit jointe à sa gaîté naturelle lui concilia l'amitié des hommes les plus remarquables par leurs dignités et leur savoir. Ce fut à l'académie des Arcades, dont il était membre, que Casti fit applaudir ses premiers essais poétiques, et il ne manqua pas alors de Mécènes dont la bienveillance voulut lui ouvrir le chemin de la fortune en accumulant sur sa tête des emplois et des bénéfices ecclésiastiques. Mais l'amour de la liberté était plus fort chez lui que l'amour des richesses, et notre poëte, durant le cours d'une longue existence, le prit toujours pour l'unique régulateur de ses actions. Ce fut ce penchant à l'indépendance qui l'empêcha de rester long-temps près de Léopold, grand-duc de Toscane, qui voulut vainement le retenir à sa cour. Emporté par le goût des voyages, il quitta l'Italie, et parcourut l'Europe. De Constantinople à Stockolm, de Pétersbourg à

Lisbonne, il n'existe peut-être pas une nation européenne ou une principauté remarquable qu'il n'ait visitée. Doué d'un génie observateur, il étudia avec attention les diverses formes de gouvernement, les religions, les lois, la richesse et la force des différens pays. Il ne mit pas moins de sagacité dans l'examen de l'origine et des causes de la diversité des institutions sociales, des mœurs, des inclinations, des vices et des vertus, choses par lesquelles les peuples des différens âges se sont plus distingués que par les traits du visage et la différence des costumes.

Dans quelque lieu que Casti se trouvât, son esprit, l'agrément de sa conversation, et son extrême honnêteté, lui méritèrent la bienveillance et la familiarité des hommes les plus distingués par leur dignité et leur puissance. Il lui fut d'autant plus facile alors de bien juger et de réduire à leur juste valeur des hommes que le hasard de la naissance ou les événemens élevaient aux premiers rangs de la société, que, plongeant ainsi un regard scrutateur dans les mystères des cours et dans les secrets des cabinets, il put voir à quelles causes frivoles et souvent honteuses furent dus plus d'une fois les malheurs qui firent frémir le monde, malheurs qu'un vulgaire ignorant ne manque pas d'attribuer aux révolutions naturelles du sort.

Casti, possesseur d'une source inépuisable de richesses morales dues à ses longues et infatigables observations, se trouvait à Vienne, auprès de Joseph II, lorsqu'en 1794 il résolut de mettre à exécution le plan qui depuis long-temps occupait sa pensée, celui du poëme des *Animaux parlans*. Mais de quelque faveur qu'il jouît

près de ce souverain, il sentit que, tandis qu'il resterait à son service, il lui serait difficile de conduire à sa fin cette importante entreprise, et surtout impossible de publier son travail. Il n'hésita donc pas; et, renonçant au titre et aux appointemens de *Poeta Cesareo* de l'auguste empereur, il se retira en Toscane, d'où, après un an de séjour, il vint chercher à Paris le loisir et la tranquillité nécessaires pour mettre la dernière main à son immortel ouvrage. A peine son poëme eut-il paru, que les éditions s'en multiplièrent avec rapidité, au-dedans et au-dehors de l'Italie; et le succès qu'il n'a cessé d'obtenir depuis rendrait désormais tout éloge superflu. Il suffira de dire que les amis des lettres ont confirmé le jugement qu'en portèrent dans le temps les auteurs de *la Décade philosophique*, qui disaient, en 1802, en parlant de ce succès : « Il sera durable; et l'importance et la nouveauté du sujet, et le rare talent déployé dans l'exécution, recommandent ce poëme unique à la postérité. »

Les amis de la littérature italienne n'ignorent pas qu'en outre des *Animaux parlans*, Casti est l'auteur de *Nouvelles*, dont un grand nombre sont de son invention, et qui seules auraient suffi pour lui faire une réputation grande et méritée. Sans imiter personne, il a su, par sa manière, s'approprier les sujets qu'il a empruntés, et se former un style vraiment original et réputé digne de faire autorité sur le Parnasse italien. Il offre, au dire des juges les plus sévères, le choix, la richesse, la propriété des mots, et joint l'observation la plus rigoureuse des règles de la syntaxe au naturel, à l'harmonie poétique, à la fécondité presque spontanée de la rime, à la vivacité de

l'imagination, à la beauté des comparaisons, à la nouvauté des réflexions, et à une certaine hardiesse heureuse d'expressions et de figures qui font le charme de la poésie. Mais ce qui a surtout enlevé les suffrages de tous les connaisseurs, c'est la manière admirable dont le poëte a su entremêler les récits les moins sérieux de préceptes et de maximes graves dictés par la plus austère philosophie. Il frappe en se jouant, avec l'arme de la critique et de la plaisanterie, les erreurs, les défauts et les vices des hommes de toutes les conditions et de tous les siècles.

Après un assez long séjour à la cour de Catherine II, Casti composa un poëme allégorique en douze chants, sur les actions héroïques et la vie privée de cette impératrice. Il l'intitula : *Poema tartaro.* Mais quel que fût le talent déployé par l'auteur dans cette composition, qu'il conçut et termina en peu de mois, elle ne doit pas être mise sur la même ligne que ses autres ouvrages. Il semble que notre poëte ait voulu prouver par son exemple ce qu'il dit dans la préface des ses *Animaux parlans : Quelle importance pourraient avoir aux yeux de la postérité quelques restrictions et allusions individuelles qui n'ont offert qu'un intérêt temporaire et passager, lequel doit cesser au moment ou peu après que les personnes qui en furent les objets disparaissent de la scène ?* * On assure, du reste, que les différentes éditions du *Poema tartaro* ont été imprimées d'après des copies inexactes ou défigurées.

Tandis qu'il fut *Poeta Cesareo* de Joseph II, il composa

* Voyez la préface, page x de ce volume.

pour la cour de cet empereur plusieurs opéras comiques. L'un d'eux est fort connu à Paris : c'est le roi *Théodore à Venise*, dont la musique est du célèbre Paësiello. M. Ginguéné, littérateur dont la mémoire sera toujours chère aux muses françaises et italiennes, dit, dans la notice sur ce poëte, insérée dans la bibliographie des frères Michaud, que Casti avait composé un autre opéra buffa dont Cicéron était le héros, et la conjuration de Catilina le sujet. Il ne fallait pas moins qu'un esprit aussi original et aussi gai que le sien pour tirer de cette matière un parti tel, que la lecture de cet ouvrage fait, dit-on, rire d'un bout à l'autre. S'il est vrai, comme on l'a avancé, que Casti ait laissé des poésies inédites, il est étonnant et malheureux que les dépositaires de ses manuscrits aient privé jusqu'à ce jour le public de productions qu'il recevrait avec tant de plaisir.

Casti naquit pauvre, et vécut désintéressé. Il préféra toujours la liberté aux honneurs et aux richesses. Naturellement modeste, et peu inquiet de l'avenir, il n'est pas étonnant que, malgré la faveur d'un puissant monarque, la protection des grands, et l'intimité d'amis généreux, il se trouva, à la fin d'une longue et honorable carrière, dans un état voisin de la pauvreté. Ajoutez à cela qu'autant Casti était habile à découvrir les embûches et les piéges dressés contre les autres, autant il était peu clairvoyant ou insouciant quand il s'agissait d'éviter les filets que la malignité ou l'avarice tendait contre lui. La libéralité d'un Espagnol, le chevalier D. Nicolas Azara, homme de lettres lui-même, dont le Parnasse italien doit bénir le nom, vint heureusement arracher notre poëte

à la détresse où l'avaient plongé les perfides conseils de faux amis, et les secours offerts par cette main libérale n'eurent d'autres bornes que la volonté de Casti lui-même. L'auteur des *Animaux parlans* se disposait à publier ses œuvres avec l'intention de les dédier à son généreux Mécène, lorsque, le 26 février 1804, il fut enlevé en peu d'heures à ses amis et aux muses. La santé dont il jouissait dans un âge aussi avancé fut cause que sa mort parut, sinon prématurée, au moins très-inattendue : quoique agé de quatre-vingt-deux ans, il semblait que son corps participât de la force et de la jeunesse de son esprit.

Le portrait de Casti, joint à cette édition, a été gravé d'après l'original peint à Milan par le chevalier A. Appiani, qui a laissé une réputation méritée parmi les peintres célèbres et les savans distingués. On aime à connaître les traits d'un auteur dont on chérit le caractère, et dont on admire le génie.

Nous ne pensons pas pouvoir mieux terminer cette notice qu'en rapportant ici le discours prononcé sur la tombe de son illustre ami et compatriote par le docteur Corona, qui ne lui a survécu que peu d'années. Ce discours est extrait de *la Décade philosophique*, où il parut traduit tel que nous l'offrons ici.

« L'âme sensible de notre incomparable Casti, que regrette avec nous une nation généreuse et hospitalière, se plaît, du sein de la gloire, à voir ses anciens amis braver les rigueurs de l'hiver pour rendre en foule à sa tombe un funèbre et dernier hommage. Une réflexion peut adoucir la douleur que nous cause une si grande perte. Le sort nous a fait observer un des plus rares phé-

nomènes que présente l'histoire de l'esprit humain. Chacun de nous a connu, chéri, admiré un homme dont les facultés intellectuelles, loin de décliner et de s'obscurcir dans le dernier âge de la vie, redoublèrent de force et d'éclat. A l'époque où les esprits vulgaires, après un faible crépuscule, se précipitent et s'éteignent, Casti s'élança d'une course rapide au plus haut degré de chaleur et d'élévation. La douce poésie, qui attira ses premiers regards, fut la passion dominante de sa vie. La philosophie, qui dirigea ses premiers pas, fut le seul guide de ses études et de ses voyages. Les grâces, compagnes de sa jeunesse, embellirent encore la vieillesse aimable d'un rival d'Anacréon, d'un imitateur de Lucien. Son étude favorite fut l'homme. Il l'a connu, dépeint, éclairé.

« L'Europe, agitée dans ces derniers temps par la lutte des lumières et des passions, admira les vues profondes et lointaines sur les systèmes politiques et les fines observations du cœur humain que Casti rassembla d'une manière si piquante et si originale dans son poëme des *Animaux parlans*. Ce bel ouvrage, qui réunit la pompe de l'épopée et la simplicité de l'apologue, qui élève l'apologue de la morale privée à la morale publique, illustre par un nouveau genre les fastes du Parnasse italien. Comme épopée, c'est le premier des poëmes politiques. L'auteur, compté parmi les fabulistes, tient sa place entre ceux du premier rang. Sous un point de vue plus élevé, il est facile de démontrer que trop souvent la poésie, en célébrant un faux héroïsme, avait fait l'apothéose du vice. Notre Casti, la ramenant à son but, d'une main renversa les idoles de cour, et de l'autre offrit un pur

encens sur l'autel aride et désert de la vertu. Si les poëtes grecs avaient propagé ce culte respectable, sans doute le divin Platon n'eût point banni la poésie de sa république.

« Plus frappé du but moral que de la magnificence du genre, j'ose appeler Casti l'Homère de l'apologue, avec cette différence, que le poëte grec a rapetissé les dieux en leur prêtant les passions des humains, tandis que le poëte italien, ennoblissant les animaux, a présenté aux hommes un brillant et fidèle miroir. Il y contemple la difformité du vice pour le haïr, la beauté de la vertu pour l'aimer. La vertu, sans doute, est plus louée que chérie, plutôt enseignée que pratiquée; mais Casti ne sépara point la leçon de l'exemple; il fut à la fois précepteur aimable et modèle de moralité. Moins remarquable encore par ses talens que par ses qualités personnelles, toujours égal avec lui-même et avec les autres, il fréquenta les poëtes et les littérateurs sans leur porter envie, les grands sans ambitionner les grandeurs, les monarques sans les flatter.

« Puisse le dix-neuvième siècle, qu'il a ouvert sous de brillans auspices, s'instruire par l'expérience du dix-huitième, dont le poëte que nous regrettons a fidèlement exposé les préjugés et la philosophie, la barbarie et les lumières! Ce vœu philanthropique, ce vœu général que nous formons, console les mânes de notre immortel compatriote, plus même que les larmes versées par nous, en ces lieux funèbres, sur ses honorables dépouilles. »

AVERTISSEMENT.

L'Auteur de cette traduction n'ose se flatter qu'il fasse au public un présent digne de lui être offert. Il a tâché d'habiller l'auteur italien à la française, en lui conservant toutefois sa physionomie caractéristique. Bien qu'il ait usé d'une assez grande liberté, et d'un style dont la familiarité lui aplanissait, jusqu'à un certain point, les difficultés d'une pareille entreprise, il n'a pas laissé d'en être effrayé plus d'une fois; et si le découragement ne l'a pas arrêté dans une si longue carrière, c'est qu'il trouvait dans ce travail une utile distraction à ses chagrins personnels :

Mens intenta suis ne foret usque malis.

Ovide.

Cette traduction n'eût peut-être jamais été achevée, et n'eût par conséquent jamais vu le jour, sans des circonstances tout-à-fait indépendantes de la volonté de l'auteur. Livré depuis longues années à des occupations sérieuses, il

se faisait de la poésie, non un travail, mais une distraction agréable; et déjà il avait ainsi, par passe-temps, traduit plusieurs chants des *Animaux*, lorsque des événemens imprévus sont venus tout à coup l'enlever à ses fonctions, et lui donner tout le loisir nécessaire pour mener à fin cette importante traduction. Il est cependant loin de dire avec Virgile :

Deus nobis hæc otia fecit.

On en sera facilement persuadé quand on saura qu'il ne dut ces loisirs qu'à la funeste réaction de 1815. . . . .

. . . .

Il croit superflu de tenter ici, par tous les argumens si familiers à l'amour-propre d'auteur, l'apologie de son ouvrage, et de chercher à désarmer la critique par des efforts au moins inutiles. Au contraire, il l'appelle; qu'elle soit sévère, mais juste, il se fera un devoir d'en profiter. Il a voulu faire bien : qu'il lui doive de faire mieux.

Il veut seulement prévenir le lecteur, afin de n'être pas taxé d'ignorance plus qu'il ne le mérite, que c'est sciemment et à dessein qu'il a

donné au mot *Aigle* le genre féminin : le sens du poëme l'exigeait ainsi. Il peut d'ailleurs s'étayer de La Fontaine :

L'Aigle, *reine* des airs, avec margot la Pie.

En revanche il a eu ses raisons pour se permettre d'employer le mot *Hydre* au masculin, ainsi que l'a fait Voltaire :

De l'Hydre *affreux* les têtes menaçantes.
PUCELLE, chant XV.

Reste une observation sur le nom qu'il a donné au dieu des animaux. Il l'a appelé *Houhou*, et non *Coucou*, malgré l'exemple que lui en offrait le poëte ingénieux qui, dans *la Décade philosophique* de l'an 10 (1802), publia des traductions si aimables de quelques fragmens du poëme de Casti. Il se fonde sur ce que le poëte italien dit positivement, dans le chant dix-septième, que ce fut du cri des Hibous que le dieu des animaux tira son nom :

Che nomato fù
Da quel funereo canto il gran Cucù.

Or ce cri est *hou! hou!* Pour l'exprimer, les Latins se servaient du mot *cucubare*, dont la

racine *cucu* a servi à l'auteur italien pour nommer l'*être inconnu*. Il n'est pas probable que Casti ait voulu lui donner le nom de *Coucou*, qui, malgré soi, fait penser à l'oiseau ainsi nommé, lequel d'ailleurs figure dans le poëme comme secrétaire du Hibou au congrès de l'Atlantide, et dont au surplus la véritable dénomination italienne est *cuculo*. On a donc cru plus convenable de donner au dieu animal un nom vague comme ce dieu lui-même.

Tout ce qui a été dit dans la notice qui précède cet avertissement dispense d'insister ici sur le mérite du poëme original; et la préface de Casti, placée en tête de ce volume, ne peut laisser aucun doute sur les intentions du poëte italien, et à plus forte raison sur celles de son traducteur.

LES

ANIMAUX PARLANS.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Les députés du peuple quadrupède discutent sur les divers gouvernemens. Avantages de la monarchie exposés et reconnus. Le Chien, démocrate par goût, se fait royaliste par intérêt. Il parle pour le despotisme absolu. Réponse du Cheval. Les prétendans au trône passés en revue. L'Ane se met sur les rangs. Généreux discours du Mulet pour soutenir son cousin.

LES
ANIMAUX PARLANS.



CHANT PREMIER.

LA DISCUSSION.

Des Animaux je vais conter l'histoire,
Et les malheurs, et la honte et la gloire ;
Les changemens, les usages, les mœurs,
Les longs discords, les tragiques fureurs,
Et les combats, au temps où la nature
Leur accordait le double et rare don
De la parole unie à la raison.
De ces vieux faits l'époque n'est pas sûre ;
Le temps la cache en une épaisse nuit :
Pour nous, messieurs, pour la race future,
J'en veux pourtant essayer un récit
D'où l'on pourra retirer quelque fruit.
Cette matière en son genre est unique ;
Nous connaissons l'humaine politique ;
Mais l'animale ? Il n'est auteur aucun ;

Ou, s'il en est, je n'en sache pas un
Qui de ses lois nous ait fait confidence.
Je l'entreprends; et si, tant bien que mal,
Je puis fournir cette carrière immense,
Décorez-moi, messieurs, en récompense,
Du beau surnom de Poëte Animal.

O Zodiaque ! ô toi dont les prodiges
Ont pu changer en astres éternels
Tant d'animaux devenus immortels;
Qui dans son cours incessamment diriges
L'ardent Phébus, âme de l'univers,
A toi ma muse a consacré ses vers.
Répands sur moi ta céleste influence,
Et qu'un rayon de ta douce chaleur
Vienne échauffer et ma verve et mon cœur;
J'ose beaucoup : soutiens-moi, je commence.

J'ai lu, messieurs, qu'en un lointain pays
(Son nom, je crois, ne nous importe guère)
Les animaux s'étaient tous réunis,
Et s'occupaient d'une importante affaire.
Quand je dis tous, j'entends les principaux,
Envoyés là par la gent quadrupède,
Pour rechercher, en états-généraux,
De leurs malheurs la cause et le remède.

Mais ce n'était l'affaire d'un moment ;
Bien fallait-il avec mûre sagesse
Examiner, choisir pour leur espèce,
Un légitime et bon gouvernement ;
En établir et la base et la forme ;
Car l'anarchie, à la face difforme,
De toutes parts étendant ses progrès,
Il était temps qu'une utile réforme
Vînt arrêter ses monstrueux excès :
De tous les maux ce ferment trop funeste
Est des états la véritable peste.
Examinez ce fou dans le transport :
Victime, hélas ! d'une triste manie,
De ses humeurs n'est-ce pas l'anarchie
Qui va bientôt le conduire à la mort ?
Voyez la mer, lorsque, dans sa furie,
Elle engloutit les pâles matelots ;
Quelle puissance a soulevé ses flots ?
Des vents mutins n'est-ce pas l'anarchie ?
Bref l'anarchie est, s'il faut parler clair,
Un monstre tel, qu'il fait frémir l'enfer ;
Le noir Satan est moins diabolique ;
Et, sur ce point, si nous interrogeons
De nos aïeux la foi très-catholique,
Même là-bas, le tourment des démons
Est d'être en proie à l'esprit anarchique.

Voilà pourquoi ces prudens animaux,
Sages penseurs et savans politiques,
Entre eux faisaient, pour éviter ces maux,
Des examens profonds, analytiques,
Et discutaient sur les gouvernemens
Républicains, mixtes et monarchiques.

Aucun côté ne manquait d'argumens.
Les ennemis de la démocratie
Prétendaient tous que le républicain
De l'anarchie est le frère germain.
L'on répondait : Mais l'aristocratie,
Qu'est-elle au fait ? sœur de l'oligarchie.
Eh ! n'est-ce pas un déplorable abus
De préférer trois animaux à mille,
Et pour zéro réputer le surplus ?

Pour l'état mixte, il semblait difficile
D'en esquisser un fidèle portrait :
Mélange informe, amalgame imparfait,
Hermaphrodite et bizarre amphibie,
C'est un pâté politique mal fait,
Où l'aigre au doux à regret se marie :
Un tel état, pareil au corps malsain,
Porte avec lui le germe de sa fin.
De ces défauts veut-on savoir la cause ?

C'est qu'un point manque à ces gouvernemens ;
Et, par malheur, point des plus importans :
C'est l'unité, l'âme de toute chose ;
Donnant à tout la grâce, la beauté,
Et la vigueur, et la stabilité.
Plus un état, loin de ce point unique,
Pour s'affermir en ressorts se complique,
Plus tôt, hélas ! il se voit culbuté :
O mes amis, l'unité ! l'unité !....
En plusieurs mains l'autorité remise
Fut de tout temps sujet de grands débats ;
Tant le pouvoir est une chose exquise !
Tant les mortels sont pris à ses appas !
Même les dieux, suivant le bon Homère,
Pour ce point-là furent souvent en guerre :
Nos animaux, dans leurs discords fâcheux,
Trop imitaient les hommes et les dieux.

Le cas dûment ruminé dans leurs têtes,
Elles voyaient, ces raisonnantes bêtes,
Que pouvait seul un bon gouvernement
Les arracher au délire anarchique ;
Or le meilleur est l'état monarchique.
La monarchie est un état charmant ;
De tous les biens c'est la source infinie :
Là tout est grand, tout est bon, tout est beau.

Avez-vous vu languissant hors de l'eau
Quelque poisson près de perdre la vie ?
Eh bien, messieurs, c'est le parfait tableau
D'un malheureux hors de la monarchie.
Toujours en paix, sous un ciel tout d'azur,
On y respire un air serein et pur,
Et l'alouette y pleut toute rôtie.
Ce qu'on possède, on le possède bien ;
Et, grâce au roi, vous ne redoutez rien :
Vienne la grêle ou vienne l'incendie,
Vienne la guerre ou bien la maladie,
Soyez encor sans argent ou sans pain,
Vous ne craignez ni pauvreté, ni faim,
Ni l'ennemi, ni les flammes ; enfin
A tous les maux le bon roi remédie ;
C'est un trésor, un baume souverain :
Pour être heureux vive la monarchie !
Ah ! que les rois sont bien autres que nous !
Le ciel les forme et les dirige tous.
Prenez un sot, un vrai rustre, une bête,
Faites-le roi : bientôt sa lourde tête
Ressent du ciel la bénigne faveur ;
A l'hébété succède le penseur ;
A son maintien, à son air, à sa mine
L'on reconnaît l'influence divine.
L'entendez-vous juger ou commander,

Parler de tout et sur tout décider?
Dans tous ses dits c'est un petit oracle;
Dans tous ses faits c'est un petit miracle.
Qu'auprès du roi, par un heureux destin,
Survienne un jour quelque honnête personne,
De plus en plus, chez notre souverain,
Tant de savoir, tant de raison l'étonne.
Au feu roulant de tout ce bel esprit,
Aux traits profonds, aux fines reparties,
Aux mots plaisans, aux brillantes saillies,
Le sage baye et demeure interdit;
Plus il l'entend, plus il se donne au diable
Pour deviner la source intarissable
Où le bon roi va prendre ce qu'il dit.

Examinez un sénat populaire;
Fût-il formé de sages, de Catons,
De la discorde il devient le repaire;
Là, secouant sa torche incendiaire,
Elle vomit haine et dissensions :
On parle, on parle, on s'emporte, l'on crie;
Quel fruit naît-il de ces discussions?
Du bruit, et rien d'utile à la patrie.
C'est à bon droit qu'un auteur de grand sens,
Formellement, dans son livre anonyme,
Dit que désordre est et fut, de tout temps,

De république un juste synonyme.
  Qu'est-ce d'ailleurs que cette autorité
A tant de gens à la fois dévolue ?
Elle a le sort de l'électricité :
Plus ce fluide occupe d'étendue,
Et plus il perd de son intensité.
Que si plutôt la matière éthérée
Sur un seul point s'amasse concentrée,
Chaque moment ajoute à sa vigueur ;
Elle grossit, et, foudre devenue,
Avec fracas elle perce la nue,
Et porte au loin la mort et la terreur.
Or, concentrez la puissance absolue,
C'est même chose, ou bien j'ai la berlue.
  Un roi paraît une divinité ;
Il va parler, et sa cour est muette ;
Il dit : *je veux ;* et voilà la loi faite ;
Tout front s'abaisse avec humilité.
Eh ! qui jamais l'oserait contredire ?
Qui braverait son sourcil menaçant ?
Oui, l'on dirait que le bienheureux sire
Est, peu s'en faut, l'égal du Tout-puissant.
Bien mieux : le prince en belle fantaisie,
Me fait ministre ; eh bien, fussé-je un sot,
Un automate, un parfait idiot,
Je vais parbleu régir la monarchie :

Je coupe, tranche *et ab hoc et ab hac;*
De mon cerveau, puits de toutes sciences,
Vont jaillissant des traits et des sentences
Qu'eût enviés feu monsieur de Pibrac.
D'où concluons que l'état monarchique
Tient quelque peu de cet ordre magique
Par qui jamais rien n'est fait de travers,
Et qui d'en-haut régit notre univers.
Ces vérités si claires, si palpables,
Que nul de nous n'en doute, dieu merci,
Dans tout leur jour se présentaient aussi
Aux animaux alors si raisonnables;
Et l'on conclut, dans ce sénat fameux,
Que sans un roi tout peuple est malheureux.

La royauté désormais résolue,
Autre propos : au nouveau souverain
Faut-il donner la puissance absolue?
Ou, d'une charte employant l'heureux frein,
De son pouvoir limiter l'étendue,
Et l'obliger à respecter des droits
Trop méconnus par nosseigneurs les rois;
Le rendre enfin ce prince populaire,
Que les auteurs, en leur vocabulaire,
Ont appelé constitutionnel?
Ce n'est là tout : ce congrès solennel

Doit-il créer, pour gouverner la terre,
Prince électif, ou prince héréditaire?
L'on y pouvait regarder à deux fois,
Et décider n'était chose facile :
Gare un tyran, si vous suivez le choix;
L'hérédité vous donne un imbécille.
Mais chut! laissons le congrès animal
En balancer et le bien et le mal.

Les grands, amis de l'aristocratie,
Qui vainement pour elle ont débattu,
Point ne voulaient d'un monarque absolu,
N'ayant de loi rien que sa fantaisie,
Et devant qui tout grand n'est qu'un fétu;
Mais, ennemis d'un odieux mélange,
Ils demandaient que, distinguant les rangs,
Et séparant l'or pur d'avec la fange,
On divisât les petits et les grands;
Que chacun d'eux eût sa chambre ou sa classe :
Les grands la haute, et les petits la basse.
Tous ces grands-là désiraient peu, d'ailleurs,
Que l'on fît choix d'un sceptre héréditaire;
Un électif eût mieux fait leur affaire;
Chacun pensant que, par les électeurs,
Justice faite à sa haute naissance,
Il obtiendrait la suprême puissance.

Mais, souffrant trop de l'orgueil des seigneurs,
Et lasse enfin de tant de servitude,
Des animaux l'immense multitude
Voulait un roi dont l'absolu pouvoir
Sût imposer à ces superbes têtes ;
En qui surtout le plébéien pût voir
Un défenseur contre ces nobles bêtes.
Bien savaient-ils qu'un prince, impunément,
Ne peut garder le sceptre despotique
Sans caresser la gent démocratique :
Que pensez-vous d'un tel raisonnement ?

De ce parti la colonne première
Est un gros Chien à l'humeur brusque et fière ;
Onc animal ne fut plus arrogant :
Le museau noir, le poil long, l'œil ardent ;
Voix de Stentor, poitrine infatigable,
Naturel dur, caractère indomptable ;
Prêt à chercher dispute à tous venans,
Sans cesse il gronde et va montrant les dents.
Ce Chien d'ailleurs, instruit à bonne école,
Bien possédait le don de la parole ;
Tous ses discours étaient coulans, nombreux ;
Il n'employait qu'un choix de mots heureux ;
Et même encor, dit ma vieille chronique,
Il composa, touchant la politique,

Certain essai qu'en ce temps ancien,
L'on appela politique du Chien.

Or vous voyez comment allait la chose ;
Comment surtout notre auguste sénat
Voulait un seul pour gouverner l'état.
Dès lors le Chien dextrement se propose,
En politique et prudent animal,
Non de changer le désir général,
Mais finement d'en tirer avantage.
Dès qu'il a vu que le royal bandeau
D'un Chien jamais ne sera le partage,
Il marche au but par un sentier nouveau,
Est chef du peuple, et se fait démagogue.
Il veut régner; mais, pour y parvenir,
Ce n'est plus roi qu'il prétend devenir,
Et là-dessus voici son monologue :
« Un roi, dit-il, quelque puissant qu'il soit,
« Tout en régnant, souvent bâille et s'ennuie ;
« Auprès du prince est-il ministre adroit,
« Il fait si bien, que le monarque oublie
« Les soins du trône; et si, rusé flatteur,
« De son patron il sait gagner le cœur,
« Alors le roi, l'histoire nous l'enseigne,
« Devient sujet, et le ministre règne :
« Soyons ministre.... » Il pensait de bon sens.

S'il possédait la faveur populaire,
C'était au prix de la haine des grands.
Or, nous savons que c'est là l'ordinaire :
Témoins, jadis, les Rullus, les Gracchus,
Les Clodius et d'autres noms en us,
Tous, en leur temps, tribuns de Rome antique.
Il s'avança; la gent démocratique,
Voyant son chef sur le point de parler,
Applaudissait à tout faire trembler.
« Jusques à quand, dit-il, Bêtes augustes,
« Souffrirons-nous qu'on perde en vains discours
« Un temps si cher qui s'enfuit pour toujours?
« Il faut un roi qui soit l'appui des justes;
« Un roi de fait, un vrai monarque, et non
« Un souverain qui n'en ait que le nom.
« Que l'opprimé trouve en lui sa défense;
« Et gardons-nous d'une vaine apparence.
« Que fait la pompe, et le faste, et le train?
« Qu'à quelque sage on jure obéissance;
« Qu'il ait la force et le pouvoir en main :
« De faire un choix vous connaissez l'urgence.
« Ne souffrons plus les outrageans dédains
« De tels et tels au ton dur et farouche;
« Votre intérêt vous parle par ma bouche :
« Faut-il, pour un, compter cent souverains?
« S'il faut servir, ne servons qu'un seul maître;

« Mais légitime; un roi toujours doit l'être.
« J'obéirai, j'y consens de bon cœur;
« Mais loin de moi, loin tout usurpateur !
« Vouloir borner la royale puissance,
« Est, pardonnez, je le dis entre nous,
« Chose impossible, un vrai projet de fous.
« Je vais bientôt prouver ce que j'avance;
« Et vous verrez qu'il n'est pacte ni loi
« Pour limiter l'autorité d'un roi.
« Point ne traitez ceci d'extravagance,
« Mais écoutez. » A ces mots l'orateur
Crache; et faisant une légère pause,
Pour démêler l'impression qu'il cause,
Autour de lui jette un œil scrutateur :
Car jusqu'alors il n'a fait autre chose
Que pressentir l'esprit de l'auditeur.
Le Chien encore (admirez sa prudence)
De quelques-uns s'est assuré d'avance.
Remarquez bien : quelques-uns seulement.
A trop de gens se fier dans la vie
Est, disait-il, une haute folie :
Défunt Charron pensait moins sagement.
Et cependant l'un fait la sourde oreille,
Celui-ci bâille, et celui-là sommeille.
Mais le Renard est là qui ne dort pas.
Très-attentif en ce moment critique,

Le fourbe sent que c'est ici le cas
De mettre en jeu sa plus fine tactique.
Fort bien sait-il que le Chien a trop d'art
Pour se conduire ou parler au hasard.
Du coin de l'œil il regarde, il observe,
Et de la chose il voit le tour nouveau;
Puis, se réglant sur le vent du bureau,
Il doit garder ou quitter la réserve;
Que pense-t-on ? c'est ce qu'il veut savoir.
Il voit donc tout, et n'a l'air de rien voir.
Mais le Cheval à parler se dispose :
« O Chien, dit-il, ignores-tu la cause
« Qui nous a, seule, en ces lieux réunis ?
« Quelque vertige a troublé tes esprits;
« Prétends-tu bien, en parlant de la sorte,
« Des Animaux rendre le sort meilleur ?
« Bannis, crois-moi, cette fatale erreur.
« Je conçois peu quelle raison te porte
« A proposer.... Dieux ! quelle autorité !
« Dure, sans frein, despotique, arbitraire....
« Eh ! n'as-tu pas connu la liberté ?....
« Sous un tyran tu n'as point d'existence,
« Ou tu n'en as que de sa volonté.
« Peut-être un jour dois-tu de ma sentence,
« A tes dépens, sentir la vérité.
« Pour toi, pour nous montre plus de prudence,

« Et pense avant de nous anéantir;
« Rien n'est plus vain qu'un tardif repentir.
« Chien, mon ami, reçois-en mon excuse,
« Mais ton discours tend à nous mettre aux fers :
« Plus dans ses mains un despote pervers
« A de pouvoir, et plus il en abuse.
« Voulons-nous donc être moins malheureux ?
« Sachons borner l'autorité suprême. »
Le Chien répond : « Excuse-moi toi-même,
« Ami Cheval; un peu trop ombrageux,
« Dans ta frayeur, tu vois des maux sans nombre,
« Où de ces maux il n'existe pas l'ombre.
« Un roi despote est-il un monstre affreux ?
« Le croirais-tu sur la foi du vulgaire ?
« Eh bien, je vais te prouver le contraire,
« Par le fait seul et sans autre argument.
« Nous savons tous combien l'espèce humaine
« Agit, raisonne et pense sensément.
« Pourtant, mon cher, tu conviendras sans peine
« Qu'elle soutient, avec acharnement,
« De tous ses rois la puissance absolue;
« Pour l'agrandir on s'échine, on se tue;
« Le noble joug envié, respecté,
« Avec orgueil est par l'Homme porté.
« Plus d'un, souvent, fut appelé rebelle,
« Qui, dans un songe un peu trop libéral,

« Osa rêver que l'on gouvernait mal;
« Il est puni, sinon l'échappe belle.
« Ainsi, mon cher, reviens, reviens à toi,
« Et laisse là ces timides scrupules,
« Et ces frayeurs vaines et ridicules :
« Le genre humain, soyons de bonne foi,
« En soutenant le pouvoir arbitraire,
« A sans appel décidé cette affaire. »

Certain vieux Ours se trouvait là présent;
Ours que jadis l'Homme tint à la chaîne
Pour son plaisir. (Je crois que l'on m'entend :
Plaisir de l'Homme.) Il avait fui la gêne,
Rompu ses fers, je ne sais trop comment.
A ce discours se contenant à peine,
Il grommelait; et soudain brusquement :
« Eh! quoi, Chien, l'Homme est-il donc un modèle?
« Mauvais plaisant, tu le fais sans rival!
« Peut-être est-il, sans aucun parallèle,
« Des animaux le plus sot animal.
« De grâce, ami, si tu veux qu'on le suive.
« Désigne-nous un modèle meilleur. »
Le Chien repart : « Malgré ta brusque humeur,
« Et contre moi ta sortie un peu vive,
« T'en souvient-il? ce fut l'Homme pourtant
« Qui, le premier, te rendit dépendant!... »

« Eh! depuis quand l'être qui nous opprime
« Eut-il des droits à l'amour où l'estime? »
Dit celui-ci... L'on applaudit à l'Ours,
Et l'on sourit; mais le Chien n'en tient compte;
Sans s'émouvoir, sans témoigner de honte,
Il reste ferme et poursuit son discours.

« Un roi, n'ayant de roi que l'apparence,
« Qu'est-il, messieurs? un vrai fantôme, rien.
« Le souverain qui manque de puissance
« Est du public la risée, et je tien
« Que, quand un roi n'est bon qu'à faire rire,
« Il est dès-lors la honte de l'empire.
« Que si le prince est grand et redouté,
« Si de la force il dispose à sa guise,
« (Force est le nerf de toute autorité)
« L'on conviendra que c'est pure sottise
« D'imaginer qu'il soit pacte ni loi
« Pour contenir ou réprimer ce roi :
« Pactes ni lois, en créât-on dix mille,
« N'ont de pouvoir que sur un imbécille.
« J'entends parler de constitution :
« L'expérience, unie à la raison,
« Prouva toujours qu'un roi, par son essence,
« Est l'ennemi du frein de sa puissance.
« Je le répète : A-t-il la force en main,



« Adieu les lois qui lui servaient de frein.
« Donc point de roi qu'une charte modère;
« Suffisamment j'en ai dit le pourquoi.
« Un électif est-il mieux notre affaire ?
« Non; quand viendrait le choix d'un nouveau roi,
« Viendrait aussi nouvelle concurrence,
« Et nouveau choc parmi tant de rivaux.
« De là, messieurs, la prompte renaissance
« De l'anarchie et de mille autres maux.
« Il faut un roi, monarque héréditaire,
« Et possesseur du pouvoir absolu.
« Et n'ayons pas la crainte imaginaire
« D'être opprimés; depuis quand a-t-on vu
« Un peuple aux fers, s'il ne l'a bien voulu ? »

Un long bravo suit ce trait d'éloquence.
Aucuns, pourtant, (c'était les grands, je pense)
Se regardaient fixement au museau.
Pleins de dépit ils gardaient le silence,
Se contraignant et crevant dans leur peau.
Ils se disaient, seulement à l'oreille,
Si que loin d'eux il n'en transpirait rien :
« Vit-on jamais insolence pareille ?
« L'impertinent ! Que maudit soit le Chien ! »
Que du rusé les discours fussent justes,
Ou peu sensés, véritables ou faux,

Il était là de puissans animaux,
Rusés non moins, et dix fois plus robustes,
Qui pouvaient tous lui répliquer deux mots;
Du pétulant ils n'avaient rien à craindre:
Mais le besoin, souvent nous force à feindre.
Ils se taisaient, en animaux adroits,
Pour ménager l'audacieuse bête.
D'un grand parti ce Chien première tête
Est un meneur qui dispose des voix.
Se mettre à dos la gent démocratique,
Serait d'ailleurs mauvaise politique,
Chaque seigneur nourrissant à part soi
Le doux espoir d'être proclamé roi.
Les braves gens! vraiment, je les admire;
Faut-il cacher d'ambitieux desseins,
Leur intérêt aussitôt les inspire;
Ils ne sont plus ni superbes, ni vains.
Ils ont enfin le stoïque courage
De s'avilir pour leur propre avantage.
Les voilà donc, cachant ce grand dépit,
Avec tant d'art, avec tant de noblesse,
Que, quand le Chien sa harangue finit,
L'un lui fit signe, un autre lui sourit;
Si bien qu'il fut dupe de leur adresse;
Et, bonnement, l'animal orateur
Crut de chacun avoir gagné le cœur.

Viens-tu du ciel, vertu sublime et rare,
O vrai trésor, dissimulation ?
Ou serais-tu d'humaine invention ?
C'est par tes mains que la fortune avare
Répand ses dons ; fourbes sont ses élus ;
Sa devise est : fi des cœurs ingénus !
Mais aujourd'hui sincérité, franchise,
Parmi les grands ont fixé leur séjour.
Leurs cœurs sont purs, généreux, sans détour ;
L'or même, l'or n'a rien qui les séduise ;
L'ambition ? elle n'a point d'appas
Pour nos seigneurs ; et, sans crainte on peut dire
Que ces héros ne s'aviliraient pas,
Le fallût-il pour gagner un empire.
Disons aussi qu'un système nouveau
Règne ici bas ; on pense avec noblesse ;
La politique, au feu de son flambeau,
Guide les cœurs ; et la délicatesse,
Vertu gothique, ayant de nom changé,
N'est plus pour nous que vice ou préjugé.
Sublime effort ! oui, jusqu'à l'héroïsme
Aujourd'hui l'Homme a poussé l'égoïsme.
On l'a bien dit : autre temps, autres mœurs ;
Le feu sacré de la philosophie
Échauffe enfin notre terre engourdie ;
En vieillissant nous devenons meilleurs ;

De ses erreurs l'univers se dégage,
Et du vieux temps les grossières vertus,
Ne sont plus rien pour les gens de notre âge.
Mais pour fâcheux les bavards sont tenus :
Sur ces objets ne parlons davantage ;
Comme elles vont les choses vont au mieux :
Taisons-nous donc, et bénissons les cieux.

Or, je disais que, dans cette assemblée,
L'avis du Chien avait passé d'emblée.
Par le sénat il était résolu,
Ce nonobstant tout sentiment contraire,
De s'en tenir au monarque absolu,
Et possesseur d'un sceptre héréditaire.
Restait le choix parmi les prétendans.
Leur nombre est grand, et grand est leur mérite ;
Mais attendez : ces animaux prudens,
Pour faire bien, point ne faisaient trop vite ;
Persuadés, en sages électeurs,
Sages non moins que ceux du temps moderne,
Que pour choisir l'être qui nous gouverne,
Encor faut-il être bons connaisseurs.

Naît-il un roi despote héréditaire,
(Bien le savait ce type des sénats)
C'est, pour le coup, une toute autre affaire ;

Plus de soucis, de soins, ni de tracas :
Mère nature a, dans cet heureux cas,
Pourvu le roi de tout le nécessaire.
De cent vertus orné, doté, rempli,
Dès qu'il est né, c'est un prince accompli.
De père en fils, la vertu souveraine
Avec le sang coule de veine en veine;
Et, par l'effet d'un prodige étonnant,
Suivant toujours la famille royale,
Elle ressemble à cette eau pluviale
Qu'en son conduit sans cesse on voit coulant,
Sans qu'une goutte, en son cours déviée,
Hors du canal se perde fourvoyée.
A la nature, en ce point capital,
L'Homme a laissé le soin de tout conduire;
Mais, comme ici, le congrès animal
Créait un roi; force était, pour l'élire,
De bien scruter tout candidat brutal.

Au grand HOUHOU, suivant l'us ordinaire,
On fit d'abord une sainte prière,
En chœur chantée, espèce de *veni*.
Or ce HOUHOU dont on implora l'aide
Était, messieurs, le dieu du quadrupède
Et de l'oiseau. — Comment? — Plus qu'aujourd'hui,
Une autre fois, s'il vous plaît de m'entendre,

Touchant ce dieu vous en pourrez apprendre.
Pour le moment, je poursuis mon récit.

Sur le Cheval d'abord on débattit.
On le trouva bien fait, de bonne mine,
Vif, élégant, rapide, courageux;
Mais nommer roi d'un peuple généreux
L'être qui put avilir son échine,
Jusqu'à porter un bipède animal,
Le pouvait-on? D'ailleurs à cette bête,
Point de défense ou de corne à la tête,
De griffe au pied : l'on exclut le Cheval.

Le Tigre unit à son riche pelage
Beaucoup d'ardeur et d'intrépidité;
Un pied véloce, et cette agilité
Qui semble encore ajouter au courage.
Mais son aspect est dur et repoussant;
Rauque est sa voix, son regard sanguinaire;
Et bien qu'un roi soit cruel et méchant,
Au moins doit-il paraître débonnaire,
Et présenter un visage clément.

L'Ours, qu'aimait fort le parti démocrate,
Eût pu compter un grand nombre de voix,
Si notre Chien, ennemi d'un tel choix,